

Rencontre avec Mahir Guven, auteur de *Grand Frère*, prix Goncourt du premier Roman 2018.

Présentation rapide de l'auteur et de son roman :

Mahir Guven est un jeune auteur de 32 ans, issu d'une famille bi-culturelle, né à Nantes en 1986, suite à l'arrivée en France en 1983 de ses parents qui fuyaient la Turquie (coup d'état). À sa naissance, il est donc apatride. Il obtient la nationalité turque à l'âge de 9 ans. Pour lui, « Être apatride crée le mythe du pays d'origine ». À l'âge de 13 ans, il fait un voyage en Turquie et le mythe se brise. Il passe un bac ES au Lycée des Bourdonnières, vit quelques temps à Istanbul, avant de passer un Master de comptabilité. Il travaille ensuite dans le monde de la finance. Selon lui, le travail de comptable se rapproche du travail d'écrivain : jouer avec les chiffres n'est pas si différent de celui de jouer avec les mots. Il fait ensuite la connaissance de l'ancien directeur du *Monde* et écrivain, Éric Fottorino, qui après 25 ans passé à travailler au journal le *Monde*, fonde le magazine le *I*, pour lequel il demande l'aide de Mahir Guven pour la gestion. En avril dernier, considérant qu'il avait rempli sa mission, Mahir Guven quitte son travail et suit sa femme en Allemagne, où elle travaille.

Grâce à sa rencontre avec Éric Fottorino, Mahir Guven a découvert le métier d'écrivain. Cette découverte fut le déclencheur de tout : Mahir Guven prend conscience du fait qu'il a des choses à raconter. En 2013, il écrit, en 15 jours, son premier manuscrit, *La Tour de verre*.

Son premier roman, *Grand Frère*, paru en 2017, pour lequel l'écriture lui a pris 10 mois, sans compter le temps où il l'a retravaillé, a obtenu le prix Goncourt du premier roman, après avoir reçu en Belgique le prix La Première, décerné par des lecteurs (ce qu'il qualifie de « prix prestigieux », car il provient des lecteurs et non d'un jury).

Les prix littéraires sont des « passe-muraille » et donnent de la confiance aux auteurs, mais comme l'explique très bien Mahir Guven lui-même, « Il faut garder les pieds sur terre ».

Le prix Goncourt du premier roman a entraîné plus de pub pour le roman (le Figaro, La Grande Librairie de Busnel...) ainsi que la médiatisation de l'auteur. Pour Mahir Guven, la médiatisation, c'est le moment où l'auteur devient un « objet médiatique » et n'est plus l'auteur d'un livre : « On est 7 minutes d'audience » et il faut donc des « phrases coup de poing ». Ainsi, il pense qu'il faut produire, plutôt que de ne rien faire et qu'il faut être critique envers ce qu'on écrit, même s'il est nécessaire que cette critique soit bienveillante. De plus, pour lui, être écrivain, est un art : écrire est un talent, mais se faire publier et en faire de la com' en sont deux autres...

Question sur le travail d'écrivain (en parallèle avec le travail qu'il a fait sur *Grand Frère*) :

Question sur le travail de recherche : Mahir Guven a une attirance pour les sciences, pour connaître et comprendre ce qui l'entoure, ce qui lui permet ensuite d'écrire. Il ne croit pas à « l'inspiration divine » qui tomberait sur les auteurs, mais au travail. Pour son roman *Grand Frère*, il a fait un travail de recherches important (plus de 50 heures de recherches en l'espace de 3 mois) : il a utilisé internet, mais il a aussi discuté avec des chauffeurs de taxi, en plus de s'être inscrit dans un syndicat de chauffeurs, pour décrire leur situation au mieux. Il a donc fait un travail de journaliste. Il s'est également inscrit sur Uber pour prendre connaissance de leurs conditions de travail. En ce qui concerne les recherches menées sur la Syrie, il nous a fait part du fait que c'était plus drôle et plus difficile à mener, puisque les sites internet en lien avec le djihadisme sont illégaux.

Pour son roman, Mahir Guven s'est inspiré d'histoires vraies, notamment pour écrire l'histoire du petit frère : il est parti de l'histoire d'un infirmier parti en Syrie avec Médecins Sans Frontières (MSF). Alors que MSF quitte le pays, l'infirmier reste et gère l'hôpital. Seulement, il n'a pas bien

compris la réalité de la guerre : en effet, un nouvel émir prend la tête de l'hôpital et il se trouve alors à soigner des soldats. Ce personnage apparaît comme un héros romantique tourmenté. Quant à l'histoire du grand frère, il s'est inspiré de l'histoire d'un fils jugé médiocre par ses parents et dont le retour du fils prodige va bouleverser la vie. Dans son roman, il se demande comment il est possible que deux personnes aient changé autant, alors même qu'elles ont eu le même parcours de vie, d'où le fait d'avoir choisi deux frères.

Question sur la part autobiographique dans le roman : Pour Mahir Guven, tous les auteurs partent d'expériences de vie pour écrire. La grand-mère de *Grand Frère* est inspirée de sa propre grand-mère : figure de la tradition que le père brise. Ensuite, il part de ce qu'il a pu observer autour de lui, notamment en ce qui concerne la violence : il interroge le fait qu'une violence extrême ait pu s'exercer dans un pays développé. Il a aussi eu l'occasion de visiter le restaurant où se réunissent les chauffeurs de taxi dont il parle dans le livre.

Question sur la structure du roman : La structure du roman n'est pas venue tout de suite à l'esprit de Mahir Guven : il a d'abord écrit tous les chapitres relatifs au grand frère, puis il s'est dit qu'il manquait quelque chose et il a donc rédigé les chapitres du petit frère. Il a eu besoin d'intellectualiser son travail pour réussir à écrire son roman. Un de ses travers, selon lui, est qu'il se demande sans cesse comment la page va être comprise par le lecteur, ce qui le pousse à travailler chaque page. « L'auteur est le premier lecteur de son roman ».

Question sur la technique d'écriture utilisée dans son roman : Mahir Guven s'est interrogé sur la manière dont il pouvait écrire. Quand nous lisons, nous sommes bombardés d'images, et cela est dû à l'habitude du cinéma et des films. Alors, il s'est demandé ce que le cinéma ne pouvait pas apporter au lecteur : de là, l'idée d'écrire son roman sous forme d'un monologue intérieur, accompagné de passages de déambulations dans la ville qui racontent ce qui s'y passe, lui est venue.

Question sur la langue employée dans le roman : C'est une langue parlée, orale, ou du moins, une langue comprise par tous les moins de 35 ans : chaque époque, chaque génération possède sa langue. Mahir Guven trouvait peu crédible de faire parler ses personnages avec une langue codifiée et académique.

Question sur le cinéma : Mahir Guven s'est interrogé au sujet de la diminution des audiences du cinéma au profit des séries, et de cette interrogation a fait émergé la structure de son livre. De plus, il s'est également inspiré de films pour écrire son roman, notamment *Gran Torino* pour la scène du rétroviseur. En effet, pour Mahir Guven, la part artistique dans un livre se limite à 3 % ; le reste constitue la part artisanale, la part de « bricolage » et de travail de l'auteur pour former son œuvre.

Autre question sur le cinéma : acceptation si proposition de film ? : Oui, or Mahir Guven ne s'y connaît pas en cinéma, ainsi il laisserait faire. Cependant, le cinéma est plus frileux que la littérature : les questions financières et matérielles peuvent poser problème pour une adaptation au cinéma. *Grand frère* est trop complexe. En effet, l'écriture permet de faire des choses plus complexes que le cinéma (monologue intérieur, par exemple) et permet aussi de créer des univers avec peu de moyens.

Question sur le travail d'écrivain, est-ce un métier ? : Pour Mahir Guven, oui, c'est un travail passionné, c'est un travail de production intellectuelle.

Question sur la fin du travail du manuscrit et sur la reprise du manuscrit : Selon Mahir Guven, on sent quand c'est la fin : c'est comme la course à pieds, on sent l'essoufflement arriver. Ensuite, son éditeur est bienveillant : après la lecture du manuscrit, il donne un « ordre » comme, par exemple, réduire de 15 % le manuscrit, mais cela relève du choix de l'auteur. De plus, Mahir

Güven nous a confié que la collaboration avec le correcteur n'avait pas été facile : en effet, son roman n'est pas écrit dans un français académique et le correcteur voulait tout rectifier. Or, pour l'auteur, si tout le vocabulaire avait été corrigé, il n'y aurait plus eu de roman. Il fait la comparaison avec un film en noir et blanc qui serait transformé en film en couleurs.

L'auteur a ajouté que les éditeurs sont prudents, c'est pourquoi il faut que les dix premières pages du roman accrochent rapidement. Un conseil de l'auteur pour ceux qui souhaitent écrire : « Pour se faire publier, évitez de faire un résumé du livre à l'éditeur quand vous donnez le manuscrit. Donnez- lui l'injonction de lire et découvrir ! »

Question sur l'écriture d'un nouveau roman : Un second roman est en cours de rédaction, un récit de sciences fiction, dont le titre serait *Moitié d'humanité*. Histoire d'un Français moyen, qui se réveille un matin dans un monde dirigé par les femmes.

Cette rencontre avec l'auteur fut une expérience exceptionnelle : Mahir Güven est un auteur attachant, proche de ses lecteurs. Il nous explique très bien ce qu'est le métier d'écrivain, il donne des conseils. Il est très agréable de parler avec lui et de l'écouter. Il est quelqu'un de très intéressant. Merci au CDI d'avoir permis cette rencontre extraordinaire, qui nous a fait découvrir l'œuvre d'un auteur remarquable.

Anaïs COURAUD / PSL